

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
*Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo* »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

Université de Kara (TOGO)  
takawaya@gmail.com

**Résumé**

Notre réflexion sur la personnalisation excessive du pouvoir dans *Au commencement était le glaive* met en exergue la perception de la gestion du pouvoir dans l'imaginaire littéraire. L'article en s'appuyant sur la théorie postcoloniale nous introduit dans les labyrinthes de la relation entre pouvoir et imaginaire à travers le dispositif narratif qui déploie la manifestation du pouvoir dans ce qu'il a d'abject. Il déconstruit toutes les formes de domination dans une perspective de réinvention des structures du pouvoir.

**Mots-clés** : pouvoir, imaginaire, nécropolitique, littéraire, boulimie.

**Abstract**

Our reflection on the excessive personalization of power in *In the Beginning Was the Sword* highlights the perception of the management of power in the literary imagination. The article, drawing on postcolonial theory, introduces us to the labyrinths of the relationship between power and imagination through the narrative device that deploys the manifestation of power in its abject form and deconstructs all forms of domination with a view to reinventing power structures.

**Keywords** : power, imagination, necropolitics, literary, bulimia.

**Introduction**

L'imaginaire littéraire africain reste consubstantiel à la gestion du pouvoir, en fictionnalisant la quête du pouvoir post-colonial dans le discours littéraire. Il ne pouvait en être autrement dès lors que la vraie naissance de cette littérature s'est opérée à l'aune d'un terrain d'affrontement et de recomposition du pouvoir.

À partir de cet instant, le roman africain contemporain va se nourrir d'un discours où le pouvoir sert de tremplin dans une représentation qui oscille entre répugnance et subversion. Il factice le pouvoir dans tous ses avatars où se manifeste la figure du dictateur, du chef. Le pouvoir dans toutes ses formes, les crises identitaires, les mutations sociales post-coloniales, la perception du monde à travers des techniques narratives variées que réinvestissent les récits littéraires permettent de s'interroger sur les formes de domination qu'incarne la souveraineté de même que tous les artifices d'insubordination, face à une violence endémique.

L'objectif de cette analyse vise à la représentation du pouvoir dans l'univers fictionnel, son acquisition, sa gestion et surtout ce qu'il a de terrifiant dans la volonté des dirigeants de le

confisquer, de le régenter contre toute dissidence voire de le diviniser. Comment le pouvoir est-il représenté dans le discours littéraire africain ? En quoi l'écriture arrive-t-elle à déconstruire les figures autoritaires du pouvoir et par quel façonnement imaginaire, réinvente-t-elle la structure normale du pouvoir ? Autant de questions que suscite la lecture de *Au commencement était le glaive* de K. Edem.

Pour mener une telle réflexion, nous allons nous appuyer sur la théorie postcoloniale qui, selon Jean-Marc Moura (2019, p.34) englobe « toutes les stratégies d'écriture déjouant la vision coloniale y compris durant la période de la colonisation » où le pouvoir sert de prétexte à une lisibilité des enjeux de la domination des figures autoritaires face à l'autre. Aussi, pour analyser le discours politique dans l'imaginaire contemporain africain, nous faisons appel à la théorie *De la postcolonie* d'Achille Mbembe.

Notre réflexion sur le roman *Au commencement était le glaive* de Edem Kodjo, s'articule autour de la reconfiguration de la figure du pouvoir soumis à la brutalité des héritages du colonialisme ainsi que la reconstruction de la vie déjouant les représentations dissolvantes de l'intelligence humaine.

## **1. Reconfiguration des figures autoritaires soumises à la brutalité**

La fiction africaine est un processus par lequel, l'écrivain projette la perception qu'il a de lui-même de la société et de la politique. L'imaginaire littéraire dans ces conditions apparaît comme le lieu de recomposition des pouvoirs.

### **1.1. Figure autoritaire et boulimie du pouvoir**

La littérature africaine contemporaine est un terreau fertile d'une recomposition des imaginaires du pouvoir. La représentation du pouvoir post colonial dans l'imaginaire littéraire africain est omniprésente et témoigne de l'intérêt que l'imaginaire du pouvoir distille dans l'espace francophone. De par sa perception de la gestion du pouvoir post colonial, la littérature fait de ce dernier le catalyseur de l'imaginaire du réel africain. La fiction narrative dans sa représentation du pouvoir, que ce soit dans la dictature ou dans ce que le pouvoir a de plus abject, voire d'inhumain ou dans sa représentation caricaturale afin de le déconstruire, le récit littéraire se prête à toute sorte de représentation du pouvoir. L'imaginaire narratif témoigne donc des structures du pouvoir qui transparaissent dans tous les domaines de la vie où l'écriture romanesque constitue le lieu idéal pour l'écrivain, d'explorer tous les versants du pouvoir dans sa relation avec le politique. Le roman africain, surtout celui post colonial semble faire du

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
*Au commencement était le glaive* d'Edeme Kodjo »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

pouvoir un invariant omniprésent dans la circularité des discours littéraires et représentations artistiques. Dans sa représentation fictive, le pouvoir arbore le filon de la désillusion, des conflits sanguinolents, des violences systémiques, bref la détention du pouvoir et sa conquête est lieu de tension mortifère, de désincarnation et d'anomie.

C'est donc cette perception mortifère du pouvoir qui résulte du réalisme africain que qualifie A. MBembe de La nécropolitique, terme qu'il introduit en 2003 pour explorer les dimensions de la souveraineté et du pouvoir à travers le prisme de la mort. Le pouvoir dans ces conditions rime avec «le glaive». De cette perception, le roman *Au commencement était le glaive* en est une parfaite illustration. Le romancier peint l'histoire sanglante de deux cités qui se partagent une paisible contrée perdue au cœur de l'Afrique. Ces deux contrées, *Bamounas* et *Hamouris*, ennemies depuis toujours, sont prêtes à s'exterminer dans un duel génocidaire sur fond de la conquête du pouvoir. Elles se sont transformées en chiens de guerre et n'entendent que la raison de la guerre. Le roman puise dans l'imaginaire, toute raison gardée, pour éclairer la cécité de la raison où tout est orchestré pour une économie politique et moderne de la mort. Dans *Au commencement était le glaive* de K. Edem, l'univers romanesque ne nomme pas seulement les paramètres du pouvoir qui affermissent le règne de la justice et du vivre ensemble par l'entremise du narrateur, « Mais la paix pouvait-elle être autre que la fille d'équité, sœur de liberté, cousine de tolérance » (K. Edem, 2004, p.14). C'est le vecteur qui devrait guider tout dirigeant voire tout possesseur du pouvoir. Mais malheureusement, le microcosme romanesque de l'auteur livre des personnages dont la boulimie du pouvoir n'offre aucune concession, la seule ligne de conduite est la raison du plus fort. Makalao, surnommé prince de la nuit dont le comportement est enfermé dans une longue nuit est un animal politique. C'est la seule raison de sa vie. Il est prêt à tout, même l'impossible pourvu qu'il soit maître du pouvoir. Le pouvoir l'excite et rien ne pouvait se mettre à l'encontre de cette boulimie narcissique qu'exprime le prince Makalao dont la fascination est à la hauteur de ce que déclare le narrateur en ces termes: « Makalao était captivé, fasciné, tourneboulé par le pouvoir. Il ne vivait que pour cela. Il déployait pour les affaires du royaume, toutes les ruses et la toute-puissance de son instinct » (Edem, 2004, p.27). Le pouvoir devient une obsession dangereuse pour ceux qui l'exercent au point de perdre toute bonne raison. Le prince Makalao dont le pouvoir attirait irrésistiblement, sachant que le trône revenait de droit à son aîné Ranassom plus pondéré et fervent artisan de paix, travaillait dans l'ombre pour piper les dés afin de passer à l'action pour avoir le contrôle

du pouvoir et l'exercer sans la moindre participation ou l'avis des concernés. Pour ce personnage, le pouvoir est divin et doit être exercé par la force, quel que soit le prix à payer. Pour lui, c'est la dictature ou la loi du plus fort qui fait le pouvoir et comme son peuple *Hamouri* a courbé l'échine aux *Babounas*, ils doivent subir le diktat du plus fort suivant sa philosophie politique qui se heurte à l'ouverture et à la prise en compte du point de vue de toutes les composantes telles qu'énoncées ici par Makalao :

Changer de politique ? Parce que celle que notre dynastie a toujours pratiquée est mauvaise ? Parce que c'est un tort de vouloir faire établir la discipline, régner l'ordre public, promouvoir l'essor du pays ? Que diable a-t-on besoin de faire participer les Bamounas, à partir du moment où tout le royaume progresse ? Ne récoltent-ils pas également, la commune moisson, fruit de notre action et de notre seule persévérance ? [...] Et depuis quand la multitude fait-elle le bonheur de la multitude ? Éluë par les dieux, notre race a une mission salvatrice (...) Et qu'on ne vienne pas me parler de droit, de justice. Pour moi, seul compte l'action, l'action féconde et grasse (K. Edem, 2004, p. 31).

L'attitude de Makalao tout comme celle de Chafou dénote de l'abus, de l'excès. L'exercice du pouvoir dans ces conditions rime avec la violence et ces deux personnages ne parlent et ne respirent que l'art de la guerre, car pour eux, « régner c'était guerroyer » (K. Edem, 2004, p.37) afin de forcer la main au pouvoir. Ces deux personnages témoignent du pouvoir dans la représentation bestiale qu'incarne le pouvoir post colonial au lendemain des indépendances africaines.

Dès lors que le discours littéraire constitue le cadre permanent de l'identité africaine post coloniale, il participe à une présentification du pouvoir hérité du legs colonial. Si l'approche postcoloniale permet de saisir la brutalité des héritages du colonialisme qui ont régi les relations Nord/Sud, elle éclaire les reconfigurations contemporaines africaines de l'impérialisme européen dans lequel le pouvoir africain tire toute sa vitalité. La culture du pouvoir, legs colonial, se veut une sorte d'itération de la violence coloniale, sous les traits de la brutalité néocoloniale où Makalao et Chafou représentent le prototype de dictateur que la fabulation romanesque, par leur boulimie du pouvoir, pervertit. Désormais, dans le lieu du rêve familial, national et politique, la personne tue les membres de sa propre famille, les frères donnent la mort à leurs propres frères, pourvu qu'ils étanchent leur soif du pouvoir. L'attitude voire l'action de ces deux personnages dans le microcosme romanesque, dans leur quête folle du pouvoir, est illustrative à plusieurs degrés comme l'atteste ce passage :

Vrai que Chafou ne s'attardait jamais sur les moyens, la fin seule les justifiant. N'avait-il pas tué de ses propres mains son demi-frère, Yamba Soumba, qui tentait de freiner son ascension ? Et comme pour conjurer l'esprit anténaissance du disparu,

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

n'avait-il pas violé au grand jour puis kidnappé et épousé sa jeune femme, une douce gazelle aux yeux ourlés de perles. Ah, sakabo, bordel ... (K. Edem, 2004, p. 73).

Si Chafou est l'incarnation réelle de la figure du dictateur, son compère Makalao dont l'action défraie la chronique dans tous les excès, démontre sa lubie du pouvoir, ayant pour devise l'action par la guerre. Il n'hésite pas à mettre le feu à la poudrière en liquidant de sang-froid les émissaires de son père partis pour une mission de paix avec les voisins *Bamounas* et a attribué cet acte odieux à l'ennemi héréditaire afin de déclencher les représailles contre les *Bamounas*.

L'imaginaire en représentant le pouvoir par la fabulation permet à l'intelligence humaine de découvrir sa propre bestialité. H. Bergson, en (1932), dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, donnait déjà une idée claire de la fonction fabulatrice en révélant son caractère biologique en ce sens qu'elle permet à l'esprit humain de se prémunir contre les représentations déprimantes de l'intelligence qui rappellent à tout être la certitude de sa propre mort. Ainsi la fabulation répond à un besoin vital. La culture du pouvoir hérité du legs colonial qui a fait des tenants du pouvoir, les plus forts, posant des actes inhumains en toute impunité, confère aux dirigeants africains au lendemain des indépendances les mêmes prérogatives du pouvoir, faisant d'eux des supérieurs face aux subalternes, ici qui ne sont que leurs peuples. Si la critique postcoloniale dans son ensemble se concentre sur l'analyse du discours, sur la critique de l'eurocentrisme, sur les questions de représentation de la culture et de l'identité, A. MBembe dans son Essai : *De La postcolonie*, recourt à des ressources imaginaires pour raisonner la raison où tout est conçu pour une économie politique moderne de la mort. L'ouvrage de Bemba certes ne se focalise pas sur les lieux de la culture, mais a l'avantage de fournir une analyse de la matérialité des expériences qui se déploient à un triple niveau : macropolitique, micropolitique et économique d'une part, État, structure du pouvoir centralisé, gouvernementalité et appareil de contrôle d'autre part. De ce fait, la théorie postcoloniale permet de saisir comment l'imaginaire parvient-il à décliner la structure du pouvoir en Afrique, comment la raison seule reste limitée à la monstruosité du pouvoir en Afrique. Le pouvoir de la fabulation, de l'art permet à l'esprit humain de découvrir ce que l'intelligence humaine est bien capable de produire en mal et ce témoignage par l'imaginaire bien que ne pouvant pas stopper une telle distorsion du pouvoir, mais a le mérite de contredire ce qui est pris pour vérité. Le tableau du peintre Espagnol F. de Goya y Lucientes intitulé : « Le sommeil de la raison produit les monstres »

(cité par A. Papé, 2011, p.150), vient confirmer les limites de la raison. La folie meurtrière, qui s’empare des hommes tels que Makalao et Chafou qui n’ont pas de gêne à donner la mort, à souffler sur la braise de la haine, à ricaner sur le torrent du fratricide, est l’essence de la souveraineté en Afrique telle que la décrit le narrateur :

Qui? Sinon Chafou le Terrible ou Makalao le prince de la nuit ? Ah, ces deux lascars voyaient leur destin se conjuguer au présent, au présent de la haine qui se rependait et de la confrontation qui s’annonçait. (...) Tous deux aiguisaient leurs armes dans la joie et la fête en promenant au grand jour un sourire d’onyx et de silex. Tous deux voulaient la guerre, la guerre totale, sans raison ni rémission, la guerre boulimique qui emporte sur son passage les expériences des hommes. (K. Edem, 2004, p.87).

Le roman d’Edem Kodjo s’ancre dans un témoignage de ce qu’est réellement le pouvoir en Afrique. Puisqu’il offre des avantages à tous ceux qui l’exercent et les positionnent au-dessus des lois, ils en abusent et deviennent des « escadrons de la mort » pour qui s’oppose à leur ascension ou à leur confiscation du pouvoir. *Au commencement était le glaive* est un récit qui met au point le fratricide aveugle, trait commun de la plupart des récits post-coloniaux africains où les vies africaines sont soumises au pouvoir de la mort en jonction avec la politique comme expression paradigmatique de la souveraineté, ce que Bemba appelle néropolitique. La fabulation est une présentification mémorielle permettant de comprendre :

Comment l’homme perd-il son humanité, comment s’animalise-t-il, ou plus exactement comment peut-on comprendre son animalisation ? C’est ce que j’ai recherché dans les textes qui sont parus depuis 1994, date du génocide rwandais. La mention fréquente des chiens dévoreurs de cadavres dans les romans ou œuvres de fiction consacrés au génocide qui m’a conduit à m’intéresser à ces motifs génocidaires (D. Delas, cité par Mutshipayi, 2011, p. 7).

L’imaginaire du pouvoir dans la littérature africaine est une sorte de dénonciation de la perversité de ce pouvoir en portant à la conscience claire les tensions et les conflits meurtriers qu’il engendre dans sa gestion en Africaine. L’imaginaire africain dépeint un univers où tous ceux qui participent à la gestion du pouvoir sont les seuls privilégiés dotés de tous les biens matériels et immunités à entendre Maurice Duverger dans sa conception du pouvoir :

Dans toutes les communautés humaines, et même animales, le pouvoir procure à ceux qui le détiennent, des avantages et des privilèges, notamment le prestige des profits, les honneurs, les jouissances d’où les discordes, la palabre et les luttes acharnées pour y accéder (M. Duverger, 1964, p.77).

Le pouvoir captive toutes les attentions et toutes les énergies. Comment dépasser cette jouissance du pouvoir pour soi, afin d’opérer une gestion prodigale pour tous ?

Dans le contexte de la folie meurtrière des guerres, des répressions sanglantes et politiques dont la chaîne de voûte est le pouvoir, le continent africain constitue une absurdité, face aux

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
*Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo* »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

angoisses existentielles que la problématique de la textualité de l'écrit devient vital pour comprendre les codes et les scènes mis en jeu par l'écriture qui se réclame de l'imaginaire, mais dont ce factuel est nourri de la transposition qui, du reste, relève de la société et tente de renverser les codes de la souveraineté pour que désormais, cessant de faire du meurtre la forme absolue du politique, le pouvoir soit au service de la vie. L'imaginaire littéraire africain n'est donc pas que pure entreprise esthétique. Il se veut selon K. C Mutshipayi « art de vivre une expérience humaine » (2011, p.197-198). Depuis la colonisation, l'écrivain africain tente de reproduire par l'écriture, les espaces de souffrances, les douleurs, mais aussi les joies et les espérances de la conquête permanente de son peuple. C'est dans cette veine que s'inscrit le roman *Au commencement était le glaive*, où K. Edem, par son écrit, participe non seulement à la mémoire de son pays, voire de son continent en termes de réappropriation du sujet dans la gestualité politique. Le récit part de la souveraineté du pouvoir pour décliner une discursivité cathartique montrant les excès de la boulimie du pouvoir. La littérature africaine post coloniale va faire de l'écriture un réquisitoire contre le parti État, contre la dictature, vitupérant contre les tyranneaux de bas-étage à la manière des hyènes qui se disputent des miettes du pouvoir dans des espaces dévastés par leur propre veulerie.

À l'écriture du pouvoir, vient se superposer l'écriture de la violence et de l'obscène subordonnant cette violence à la gestion catastrophique du pouvoir.

**1.2. De la représentation de la violence à l'écriture de la violence**

Si la violence semble consubstantielle à toutes les sociétés humaines, la violence endémique et obscène que retrace l'imaginaire littéraire africain sort des pratiques ordinaires des cultures africaines et revêt une reconfiguration de la violence coloniale dont le nouveau maître use comme arme pour se maintenir dans toutes les sphères sociétales africaines. La militarisation de l'Afrique puise sa vocation dans l'héritage colonial. Les récits de fiction post coloniaux sont empreints d'une violence insupportable dans une description minutieuse où l'horreur atteint le seuil de l'insupportable. Le roman *Au commencement était le glaive* retrace, avec minutie, la violence physique qu'une communauté inflige à l'autre et vice versa, dans une escalade de la violence d'un temps immémorial. Seule, la boulimie du pouvoir explique ces orgies insoutenables, car même Makalao l'un des protagonistes de cette violence a du mal à comprendre l'assassinat odieux de son frère dont il récrimine la douleur :

Comment recevoir Ranassom comme un prince, offrir en son honneur une réception somptueuse, puis décider de l'exécuter sans pitié, lui et sa suite dans un lâche guet-apens, faire livrer les corps défigurés aux portes du palais du Soleil levant, les abandonner dans la poussière, cela dépassait les bornes (K. Edem, 2004, p.104).

En signe de représailles et sous l'effet de la douleur de la mort de son frère Ranassoum, Makalao et sa soldatesque ne

s'attarda ni dans les mosquées ni dans les églises. Cinq cents mangeurs de rats périrent et leurs quartiers de prédilection furent totalement rasés. À l'arme lourde, il opéra, Kouamba Zoumba, à l'arme lourde, puis au Napalm! Il ne fit pas de détail, hommes, femmes, enfants furent massacrés sans vergogne. Les survivants furent passés au fil de l'épée, les sexes furent coupés, pénis et clitoris collectés et expédiés à Chafou le Terrible, aux bons soins de Koussouma. (K. Edem, 2004, p. 105).

Toute cette violence et obscénité que charrie le texte romanesque justifie le déferlement des violences et meurtres observés dans une Afrique post coloniale. A. MBembe dans son Essai *De la postcolonie*, montre que l'histoire coloniale, plus que la traite des esclaves, constitue la source de jaillissement de la question de la violence dans notre modernité. Il fait comprendre qu'en colonie, la vie et la mort se côtoient et constituent une même réalité d'une double face. *De la postcolonie* raconte l'histoire contemporaine des semblables pris au piège d'une politique hallucinée, débridée de la violence. Comment l'imaginaire peut-il déployer à travers toutes les virtualités créatrices, l'expérience inouïe de la violence ? Une telle violence n'est rien d'autre que la culture dite supérieure sur celle inférieure, culture où le pouvoir de tuer va de pair avec le pouvoir d'avilissement et de violence légitimée par un droit en colonie fille de la violence. C'est de cette violence que tient la reconfiguration de celle dans les États post-coloniaux d'Afrique par les nouveaux maîtres.

Contrairement à la mémoire collective qui semble situer la littérature sanguine dans les guerres tribales récentes qui déferlent sur l'Afrique, particulièrement francophone, Alexie Tcheuyap rafraîchit la mémoire, lorsqu'il restaure la vérité historique, en montrant qu'un panorama plus attentif des productions littéraires met en sailli, une esthétisation du sang qui est une permanence dans cette littérature africaine. Il opère une typologie des guerres, en mettant en scène la violence de la rencontre entre colonisé et occupant européen. Les insurrections et les guerres civiles qui mettent en sang l'Afrique pointent du doigt, les défaillances postcoloniales des jeunes États africains dans la gestion du pouvoir qu'ils tiennent de leurs Maîtres Blancs. Mais si l'évidence argumentaire de l'auteur ne souffre d'aucune restriction, concernant la généalogie du champ sémantique du guerrier, qui a une longue histoire dans l'écriture et la parole africaine, par contre, il fait remarquer que

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
*Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo* »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

l'actualité exceptionnelle convulsive de ([ces dernières décennies] a remis l'Afrique sur la sellette avec la naissance d'une véritable littérature sanguine [que complète] les images monstrueuses largement diffusées sur divers écrans et dont sont avides maints spectateurs [...] et autres spécialistes de droit sélectifs de la personne (A. Tcheuyap, 2003, p. 2 - 3).

Ainsi la prose dans *Au Commencement était le glaive* est le vecteur privilégié de cette fonctionnalisation de la violence. Dans un tel décor, le récit d'Edem Kodjo peint la violence dans ce qu'elle a de plus macabre, de plus terrifiant, de plus absurde où le corps est le lieu de toutes les monstruosité les plus abjectes, à la scène sexuelle la plus choquante comme se présentent ces scènes d'orgie :

Les Bamounas payèrent le prix fort. Visage vitriolé, bras coupés, gorges sectionnées au sécateur, gueules emportées par les coups de Kalach, côtes défoncées, ventres ouverts aux couteaux de cuisine. Ils pensèrent trouver le salut dans la fuite ; erreur ! Ils furent rapidement rejoints par la populace en furie et promptement lynchés. Certains s'entassèrent dans une mosquée, demandant la protection d'Allah, le tout puissant, le très miséricordieux. Qu'à cela ne tint, l'essence et le kérosène servirent et ils grillèrent comme méchouis en broche dans le lieu saint livré aux flammes, oualaï ! (K. Edem, 2004, p.104-105).

Face à la béance de la violence, l'écrivain recourt à une esthétique de l'excès, une écriture brutale afin que l'imaginaire soit à la hauteur des folies qui déchirent le continent africain. Comment l'écrivain africain peut-il conter toutes ces atrocités monstrueuses qui se déferlent sur le continent, sans risquer d'amputer, voire amoindrir ces horreurs dans leurs réelles manifestations. Tout comme la plupart des romanciers à l'instar d'Ahmadou Kourouma et Emmanuel Dongala, Edem Kodjo mise sur la textualité, c'est-à-dire sur une écriture nue, spectaculaire où les ravages de la guerre, de l'anéantissement du corps humain sont mis en gros plan. On montre des scènes de torture dépassant le seuil du tolérable : « baignoire, gégène, étranglement, soupe de piment sec dans les yeux et les plaies ouvertes au canif, arrachage des dents, tonsure opérée au moyen de tessons de bouteille, crevaison d'un œil » (K. Edem, 2004, p.115). Toutes ces atrocités sur le corps humain, sans omission du moindre détail, sont caractéristiques d'une écriture violente.

À travers une écriture qui illustre royalement la violence, le romancier togolais s'inscrit dans une écriture de l'extrême et de l'obscène, face à la gratuité d'une violence béante, choisie pour choquer, provoquer, tel que le notifie Marc Adoux Papé :

Est obscène tout ce qui dérange parce qu'il donne explicitement à voir le scandaleux, le difficilement supportable et parce qu'il porte atteinte à la pudeur et est en désaccord avec les règles morales et les conventions esthétiques. C'est l'apparition

nue, brutale de cette figure impossible à regarder en face qui dépasse l'imagination humaine. (A. Papé, 2011, p.45)

Dans le récit *Au commencement était le glaive*, le romancier peint une violence orchestrée par le pouvoir. Le monopole de la violence est détenu par le pouvoir en place, caractéristique d'une violence légitimée par les instances étatiques. A. MBembe va plus loin dans son Essai *De la postcolonie*, en situant la racine de la violence qui caractérise le pouvoir africain dans sa filiation de la culture politique coloniale et dans sa réduplication des aspects les plus despotiques. Il révèle que l'État (gouvernement) se sert du monopole de la force à travers ses organes de déploiement de la violence, pour réprimer la dissidence, écraser les rébellions, étouffer la contestation ou simplement s'emparer du pouvoir. Le corps humain prend toute autre dimension dans la narration de K. Edem sous le prisme de plusieurs narrateurs qui ont un trait commun, l'avilissement du corps par la guerre, une sorte de théâtralisation mettant en valeur le corps mutilé, violé, torturé : « toute sorte de cadavres, une profanation du corps, certains avec des yeux ouverts comme des cochons mal égorgés » (cité par P. Adoux, 2011, p. 47), des victimes de la guerre assimilées à des rats pestiférés, toutes ces descriptions dont aucun détail ne manque constituent une mise en scène du corps dépossédé, offrant le spectacle de l'obscénité. Dans un contexte de chaos, d'entropie, un univers cauchemardesque, pour rendre perceptible le traumatisme de la violence dans son rapport avec l'humain, le recours à une esthétique de la violence vise à mettre le corps dans un exhibitionnisme intolérable tel que le montre cet extrait du narrateur de Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* :

La porte était à demi ouverte[...] Rien dans la case et nous avons continué jusqu'à l'enclos et là, gnamakodé (putain de ma mère), des mouches plus grosses que des abeilles agglutinées sur un cadavre. [...] Les mouches se sont envolées dans le vacarme d'un avion qui rase, laissant à découvert un cadavre dans le sang. Superbement esquiné, le crâne rasé, la langue arrachée, le sexe finement coupé. [...] Ils lui ont écrasé la tête; ils lui ont arraché la langue et le cul. La langue et le sexe pour rendre les fétiches plus forts (A. Kourouma, 2000, p.128).

Le recours à la théâtralité de la violence par l'artifice de l'écriture donne à voir et à entendre dans un lieu et un temps concret, divers systèmes de signes de la violence. Il s'agit bien de la figurabilité de la violence et la résistance à toutes ces pratiques surannées dans l'imaginaire romanesque africain.

## **2. L'esthétique de l'insoumission**

Pour se soustraire à la violence qui fait l'apologie du non-être, l'insoumission et la révolte se présentent comme le lieu d'une écriture de dissidence.

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

**2.1. Figure de l'anticonformisme et de la résistance**

La littérature africaine post coloniale offre une représentation du pouvoir où l'on retrouve l'entre-deux de la dénonciation de ce pouvoir de manière verte où le discours littéraire, à travers son univers fictif, réussit à incarner des prototypes de personnages qui, de par leurs actions, sont des symboles de résistance, des figures d'anticonformistes, face à la fabrique de tyrans de bas-âge que l'appétit du pouvoir attire en Afrique. L'écriture devient dès lors, l'esthétique de la déconstruction de la figure autoritaire. Comment la littérature parvient-elle à dénoncer les travers du pouvoir, tout en construisant une figure de résistance à l'autoritarisme du pouvoir ? Comment l'imaginaire romanesque réinvestit-il le récit, pour questionner les formes de domination. Le roman de K. Edem met en vedette des figures qui incarnent le refus de l'ordre en vigueur. L'analyse dialogique de la conversation entre Massiamé et Alaosso, deux personnages de la tribu des *Bamounas* révèle le malaise d'une gouvernance fondée sur la loi des vainqueurs, sur l'oppression des vaincus, une gouvernance tribaliste où seuls ceux qui ont le pouvoir font la loi, ont tous les avantages et les autres réduits en esclavage. C'est ce refus de se conformer à la règle des dominants et des dominés qui est source de la fratricide. Le peuple *bamouna* est victime de la supériorité du peuple *hamouri* à qui revient le droit de vie et de mort sur le peuple vaincu, un pouvoir sans partage ni consultation de l'avis du peuple frère. Telle est la théorie postcoloniale caractérisant les conditions des sociétés issues de la relation coloniale avec l'Occident. Au-delà du caractère vindicatif d'Alaosso, le trait identitaire de ce personnage est son refus de l'ordre aliénant qui installe la domination, la dictature, l'oppression en managérial de gouvernance.

Si Massiamé se détourne de l'esprit revanchard d'Alaosso, il reste cependant convaincu que seule la gouvernance dans la justice, la tolérance, la liberté peut semer les graines d'une cohabitation sans heurt. Il va même dénoncer chez Alaosso, la haine gratuite et fait de l'équité le principe actif de la bonne gouvernance :

Mais Alaosso, tu succombes à la haine. Nous défendons, d'accord ! réparer des décennies d'injustice, oui ! rétablir le Bamouna dans ses droits, passe ! s'assumer, hurra ! mais céder le sang rouge hamouri contre le sang vermeil baouna dans un troc insensé, au marché de nuit de l'au-delà, où l'on joue à qui perd gagne et où seule la mort pourvoyeuse de cartes pipées triomphe à l'envie, jamais ! Jamais mes mains ne tremperont dans le sang innocent (K. Edem, 2004, p. 20).

Il incarne la figure de la résistance, celle qui se construit à la lisière de la prédation et de la prévarication du pouvoir et de la haine. Il est la force qui résiste à toute inclination des délices

du pouvoir et de la vengeance. Le pouvoir s'incarne dans le microcosme romanesque du romancier togolais par l'art de la force, un pouvoir divin destiné à un clan du père en fils, une monarchie dont la gestion revient à une poignée qui se maintient à vie et écrase tous ceux qui se dressent sur son chemin comme le montre l'extrait qui suit :

Élue par les dieux, notre race a une mission salvatrice ; elle l'exerce gravement, stoïquement, en toute plénitude et sérénité pour un meilleur devenir de Soumérina, de toute la Soumérina. Qu'ils le veuillent ou non, les Bamounas doivent se faire à cette idée. Et qu'on ne vienne pas me parler de droit, de justice. Pour moi, seule compte l'action, l'action féconde et grasse (K. Edem, 2004, p. 31).

Comment dans un tel cercle, faire triompher sa vision qui ne cadre pas avec le populisme des tyrannaux qui se construisent une légitimité sans le peuple, mais qui se targuent d'une popularité dont leur égo de grandeur ne fait que leur renvoyer la narcissique grandeur dont ils rêvent comme le dit le narrateur :

Ces manifestations savamment montées et orchestrées avaient dessein de regrouper autour du leader des foules compactes et de donner l'échange à l'étranger, comme affirmation proclamée de la popularité du dirigeant suprême. Cela ne trompait plus grand monde, ni à l'intérieur, encore moins à l'extérieur. De popularité, les leaders qui s'adonnaient à ces pratiques antédiluviennes n'avaient pas un gramme (K. Edem, 2004, p.151).

Malgré le potentat du pouvoir par des monarques de pacotille, le prince Ranassum fait figure d'un héros anticonformiste de par sa grande culture intellectuelle et de par son détachement à la politique machiavélique dont son père Saloum Cheikh Saheh, son jeune frère Makalao le prince de la nuit et Chafou le terrible sont pétris. Il déconstruit la figure autoritaire du pouvoir.

Si le pouvoir est le terreau fertile qui décuple l'énergie guerrière et place le détenteur du pouvoir au firmament de la folie de grandeur, en témoignent tous ces roitelets évoqués dont la préoccupation principale est le pouvoir pour le pouvoir, marquant des espoirs trahis et des désillusions où le romancier décrit avec effroi le désir destructeur qui habite tous ces apprentis sorciers qui font du pouvoir un lieu de « mangé » où la vie devient selon M. Naumann « son envers, un culte à la mort et à la destruction dont la guerre est l'abominable liturgie » (M. Naumann, 200, p.107).

Le prince Ranassom par contre est aux antipodes du paraître et il déjoue le jeu politicien. Son attitude loin de se conformer aux arcanes du pouvoir, incarne une figure de l'autorité en porte à faux avec la violence de l'appareil de l'État. Il détient son pouvoir de la volonté

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

populaire, où gouverner est fille d'ouverture, d'équité, de pondération telle que l'explique sa vision de gouverner répondant à son père à la question de savoir ce qu'il pensait du pouvoir :

Rien que vous ne sachiez déjà. Majesté, rien sinon qu'on ne peut continuer dans la voie qui conduit forcément à l'oppression. Qu'il est temps de gouverner les Bamounas avec le consentement des Bamounas. Qu'il est temps d'ouvrir les horizons et d'apaiser les cœurs, de faire la paix, la vraie, non point la paix de ceux qui possèdent aujourd'hui et croient maîtriser demain, non point la paix qui débouche sur la folie à l'orgasme, non point la paix des seuls Hamouris. [...] Oui, nous serons toujours là à réduire des révoltes, à maintenir l'ordre, à pacifier le pays, les mains blanches de foudre. Mais que vaut une paix qu'il faut recommencer vingt fois, cent fois ? Ouvrage provisoire qu'emportent les eaux en crue ! Il, faut canaliser le fleuve, discipliner son cours pour sauvegarder l'ouvrage : en bref, Majesté, il faut changer de politique (K. Edem, 2004, p.29-30).

De la parole à l'action, il fait l'ouverture en direction des *Bamounas* en ouvrant son cœur à une *Bamounas* du nom de « Fantamadia Funlayo », brisant ainsi la ligne de démarcation, la ligne de l'ennemi héréditaire entre les deux peuples qui se vouent une haine mortelle. Le prince Ranassom déconstruit la figure autoritaire du pouvoir basée sur l'oppression, l'esclavage et explore le pouvoir dans ses rapports avec l'équité, la justice, le pardon. Il crée une nouvelle dynamique du pouvoir, où la souveraineté est au service de l'homme et non le contraire. Telle une figure christique, le prince Ranassom va s'offrir en victime expiatoire pour réconcilier les deux ennemis qui se vouent une haine gratuite.

Certes, l'assassinat du prince Ranassom peut sembler donner raison au « glaive » comme l'intitulé du roman, *Au commencement était le glaive*, mais l'imaginaire littéraire nous plonge dans un glaive apocalyptique, où les deux lycéons de la guerre (Makalao le prince de la nuit et Chafou le terrible) ont été nourris de leur propre sang et viscères témoignant ainsi de l'absolue vanité du glaive qui n'offre aucun salut.

L'écriture littéraire en réinvestissant les structures du pouvoir à travers récits et mise en scène d'une théâtralité du pouvoir, explore les rapports entre pouvoir et politique permettant à la conscience claire de questionner les formes de domination afin de faire surgir dans les substrats de la conscience du pouvoir, une dynamique de l'éthique du pouvoir qui déconstruit la figure autoritaire du pouvoir. L'imaginaire devient un lieu de déconstruction de la figure autoritaire du pouvoir.

## **2.2. Écriture de la subversion de la figure autoritaire du pouvoir**

La notion de subversion se présente comme un enjeu précieux pour cerner l'esthétique littéraire postmoderne africaine qui se donne toutes les libertés de transgression face à l'ampleur

d'une violence inouïe et à la politique de la mort que les codes de la souveraineté en Afrique ont érigée en absolu. Le roman *Au commencement était le glaive* répond à une volonté manifeste de l'écrivain en face d'une brutalité nue, dépassant l'entendement humain, où il fait le choix de déstabiliser, de choquer, de bouleverser pour atteindre le summum de l'horreur en franchissant les limites de la morale et du code des conventions esthétiques afin de porter au niveau du texte comme le souligne P. Adoux l'option du « tout montrer » et du « montrer plus » (2011, p. 44). Ce recours à une description crue, où l'obscène est au centre de l'esthétique de l'extrême est un choix délibéré d'une écriture subversive qui met en gros plan tout ce qui dérange et même semble prendre du plaisir en privilégiant le sensationnel, le spectacle voire la cinématographie entraînant ainsi le lecteur dans une sorte de jeux de voyeurisme où se dispute une perversité de répulsion-attraction dans l'unique but de provoquer une aversion par le travestissement d'un dévoilement des atrocités ignobles. C'est ce que M. Naumann dans un égard critique de l'écriture littéraire africaine qualifie de « Littérature voyoue » qui ne s'interdit aucune limite. Dans cette posture, les auteurs africains post-coloniaux excellent dans cette pratique d'une écriture triviale, où l'imaginaire semble être le moyen probant, capable de rendre compte du non-sens de la vie permettant non seulement à l'écrivain de se purger de toutes ces flétrissures, mais également lui sert de tremplin pour déconstruire le pouvoir dans ce qu'il a de mortifère.

L'écriture transgressive ou de la subversion se manifeste par son anticonformisme aux règles de l'écriture, mais aussi par son caractère de tout décrire avec minutie. C'est ce à quoi répond l'article de D. Kasimi (2014, pp.1- 11), « L'écriture de la transgression dans *The House Gun* de Nadine Gordimer », montrant en quoi, la subversion fonctionnelle consacre le renouveau de l'acte scripturaire qui le plonge dans les arcanes de l'amoral. L'écriture subversive dans le récit du romancier togolais s'inscrit dans ce vaste champ de la transgression des littératures post-coloniales africaines. L'esthétique subversive qui caractérise la prose d'Edem Kodjo, s'ancre dans une description où le narrateur omniscient, en début du récit, fait place à une kyrielle de narrateurs seconds qui relatent, dans les moindres détails et avec ironie, l'ensauvagement humain. Le langage de haine, ajouté au ton martial de guerre, révèle la part du narrateur qui éprouve un plaisir sadique, froid à une élimination systématique de l'ennemi héréditaire en provoquant le lecteur à sortir de son conformisme tout en le choquant par ses propos :

Ouais, nous commencerons par l'aviation. Ils vont galoper comme des petits lapins dans tous les sens. Ils n'ont pas d'avion, ces animaux-là. Et ils veulent s'amuser avec

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

l'État ! Cette affaire n'est plus une guerre ethnique. Il s'agit désormais d'un conflit de légitimité politique. Ils veulent s'amuser avec l'État ? Ils verront ce que c'est que de s'amuser avec l'État. Force doit rester à la Loi. Le gouvernement gouverne et l'opposition se tait ou crève ! [...] L'État doit être fort, omnipotent, omniscient. Les Bamounas sont des mangeurs de rats, ils nous sont inférieurs, il faut le reconnaître, et puis c'est tout. On les a toujours battus, matés, écrasés, pilés gboudou-gboudou (K. Edem, 2004, p.173-174).

Dans notre contexte, l'écriture devient une sorte de débordement, d'expulsion, de désarroi, une poétique du sordide. Ce désordre est en gros plan dans le présent récit.

La guerre pour le pouvoir est au cœur d'une écriture fragmentée dans l'œuvre. Outre la décharge abyssale de la haine de l'autre, vient déstructurer l'univers romanesque, une folie d'obscénité dont le corps humain sert d'appât à l'apothéose de la messe de la violence de la guerre que déclenche l'appétit du pouvoir avec toute sorte de scandale où le narrateur éprouve un fascinant plaisir à égrener : « Ces mariages qu'on brisait, ces femmes qu'on volait aux autres, ces écolières qu'on dépucelait, ces jeunes femmes qu'on culbutait sans discernement, mères, filles, sœurs, cousines, tantes, religieuses ensoutanées, tout y passait » (K. Edem, 2004, p. 211).

Ainsi, par le biais d'une écriture de la dérision, le romancier recourt à un langage ordurier, vulgaire qui donne tout le flux de la violence dans lequel baigne le texte, lui imprimant une bestialité qui s'inscrit directement, selon M. Ngalasso, « dans le registre de grossièreté, de la malséance et de l'obscénité en raison de rapport au sexe, à l'infirmité, à la mort et à la matière fécale ... » (P. Adoux, 2011, p. 74). L'écriture de la déraison, de la transgression voire subversive tente de représenter l'absurdité des violences et des ignominies par une textualité brutale et obscène comme antidote pour évacuer le trop-plein d'horreur.

Aussi l'ironie participe de cette veine à ridiculiser toutes les tendances qui usent du pouvoir ou qui s'en servent pour apprivoiser et opprimer le peuple. La subversion se présente alors comme le moyen langagier adéquat pour déconstruire les figures autoritaires et les illusions post-coloniales.

De plus, l'hétérogénéité participe également de cette logique subversive. Si l'aspect hétérogène du texte littéraire est pris comme valeur des littératures africaines post-coloniales fondée sur le rejet d'une francophonie eurocentrée, l'hétérogénéité dans la prose de Kodjo, revêt une dimension de réinvention de la langue française dans un contexte linguistique et grammatical, quoique écrit en français, portant, dans le texte du corpus, les marques sémantiques de l'intrusion des africanités en ces termes : « oualaï » (p.17); « Astagfroulaye ! »! (p.19); « Oui ta bouche sent mauvais la haine fauve et hennissante » (p. 21); « nch'Allah »

(p. 34) ; « Ils vont voir tous ces sakabos-la » (p. 80); « Les yeux peuvent-ils avoir les paupières? » (p. 80); « Sakabo ! Achao, putain ! » (p. 98). Mais aussi cette hétérogénéité témoigne de la volonté manifeste de rompre avec la règle dominante, la politique du plus fort en inscrivant le texte dans la mosaïque des pensées et de l'ouverture à l'altérité, au dialogue gage du compromis pour le tissage des imaginaires littéraires.

Aussi, la dimension fragmentaire de l'écriture fait écho à l'abjection de la représentation du réel imaginaire dans le prisme d'un travestissement esthétique où le romancier togolais, par une écriture transgressive, tient toute la promesse d'un courage nécessaire pour l'accomplissement d'un défi.

### **Conclusion**

L'imaginaire littéraire africain offre la possibilité de raisonner la raison dans ce qu'elle a de faillible ou relevant de la cécité. C'est pourquoi la littérature africaine post-coloniale, surtout de ces dernières décennies, témoigne des convulsions qui assombrissent et hantent le quotidien.

Si le champ des études littéraires contemporaines africaines est le réceptacle d'une reconfiguration des imaginaires du pouvoir dans ce qu'il a de macabre, de morbide, d'ostentatoire, le roman africain contemporain, dans sa représentation du pouvoir, à l'exemple peut-être de *Au commencement était le glaive* d'Edem kodjo, illustre avec efficacité le discours du pouvoir sur l'angle de la domination. À partir des signes qui se réclament de l'imaginaire, la textualité de l'écrit d'Edem kodjo se focalise dans une esthétique de la dénonciation des affres de la guerre due à une gestion désastreuse du pouvoir, tout en prônant un art de vivre une expérience humaine adéquate. La prose littéraire dans *Au commencement était le glaive* part d'une narratologie politique pour exhiber une discursivité cathartique des violences et des morts que l'émergence de la mythologie de la souveraineté engendre.

Si l'État post-colonial, dans l'imaginaire romanesque, est le théâtre des boucheries organisées, institutionnalisées, l'imaginaire littéraire dans la narratologie politique d'Edem Kodjo dans sa représentation du pouvoir entre dénonciation et subversion, explore les rapports entre pouvoir politique et idéologie de la répression, suscitant un questionnement des formes de domination où la recomposition des imaginaires du pouvoir réinvente les structures de celui-ci dans une visée non seulement esthétique, mais comme avant tout étant, un art de vivre, mieux du vivre-ensemble.

**« La personnalisation excessive du pouvoir dans  
Au commencement était le glaive d'Edeme Kodjo »**

\* \* \* \* \*

**Mawaya TAKAO**

\* \* \* \* \*

**Références bibliographiques**

- ADOUX Papé Marc, 2011, *Les conflits identitaires en "Afrique francophone"*, Paris, L'Harmattan.
- BERGSON Henri, 1932, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Presses Universitaires de France. (Réédition, 2013)
- DJIMAN Kasimi, 2014, « L'écriture de la transgression dans *The House Gun* de Nadine Gordimer » in *Revuebaobab.org*, pp.1-11
- EDEM Kodjo, 2004, *Au commencement était le glaive*, Paris, La Table Ronde.
- KOUROUMA Ahmadou, 2000, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- MBEMBE Achille, 2020, *De la postcolonie*, Paris, La découverte.
- MOURA Jean -Marc, 2013, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, PUF.
- MUTSHIPAYI Cibalabala, 2011, *Les guerres, les répressions et les conflits armés dans la littérature africaine*, Paris, Edilivre.
- NAUMANN Michel, 2001, *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération*, Paris, L'Harmattan.
- NGALASSO-MWATHA Musanji, 2002, « Langage et violence dans la littérature africaine écrite » in *Notre Librairie*, n° 148, pp. 74
- TCHEUYAP Alexie, 2003, « Le littéraire et le guerrier : typologie de l'écriture sanguine en Afrique », *Études littéraires*, Volume 35, numéro 1, disponible en ligne : [ww.erudit.org](http://ww.erudit.org)., consulté le 12/ 9/2025 à 21 h.